

ETC



Être dépossédé

Folie/Culture, *Dépossession*, Québec. 29 septembre - 3 octobre 2002

Christine Martel

Numéro 62, juin–juillet–août 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35369ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martel, C. (2003). Compte rendu de [Être dépossédé / Folie/Culture, *Dépossession*, Québec. 29 septembre - 3 octobre 2002]. *ETC*, (62), 65–69.



ACTUALITÉS/EXPOSITIONS

Québec ÊTRE DÉPOSSÉDÉ

Folie/Culture, *Dépossession*, Québec. 29 septembre – 3 octobre 2002.

Je suis invitée à traquer l'événement *Dépossession*, organisé et supervisé par Folie/Culture qui poursuit, depuis 1984, auprès du grand public, un travail de sensibilisation dans le domaine des questions sociales et qui s'adresse aux gens souffrant ou non de problèmes de santé mentale. Faisant appel à des pistes de recherche inusitées, l'organisme appuie, produit, distribue et diffuse le résultat d'investigations artistiques ayant un rapport étroit avec l'émotionnel. Les interventions urbaines d'art public se dérouleront principalement dans l'axe de la rue Saint-Joseph. Le premier jour, les organisateurs sont occupés à préparer tout le matériel

indispensable pour l'événement et les passants, surpris dans leur migration quotidienne, ignorent qu'ils sont conviés à assister à une manifestation d'art actuel, et leurs réactions et attitudes en révéleront beaucoup, tout au long de la semaine, sur l'accueil qu'ils feront aux diverses propositions des artistes qui s'attendent à ce qu'ils ralentissent et qu'ils détournent les yeux vers eux. Yvan Pageau, qui coordonne le projet, distribue un trac de son cru, comme il le fera chaque jour, et donne ainsi les indications de la journée à ceux qui se sont déjà aperçus ou non qu'il se passait quelque chose d'inhabituel.

Dimanche, vitrine de l'Aubainerie, rue Saint-Joseph,



13 h. La vitrine est garnie de mannequins en carton imperturbables et dehors un panier à épicerie offre gracieusement des pots de conserves de retailles bigarrées bien étiquetées : Les Fermières Obsédées, Hachez/Tranchez/Coupez/etc. Les quatre artistes sont debout à côté de leurs clones et ont pris la même pose. De prime abord, l'image esthétisée qu'elles renvoient semble conforter les observateurs dans ce qu'ils perçoivent et provoquer une attraction spontanée : quatre belles jeunes femmes aux teints de Blanche-Neige, fardées et perruquées à outrance et fringuées comme des secrétaires sur leurs talons aiguilles, flanquées de leurs multiples doubles grandeur nature et qui se tiennent figées dans la devanture de la friperie. Sur le trottoir d'en face, les passants les remarquent instantanément, s'arrêtent volontiers, elles sont charmantes, et ils attendent car ils ont l'air de savoir qu'elles vont bientôt se commettre : les commentaires fusent, les postulats semblent se bousculer dans chacune des têtes, les plaisanteries affluent et créent d'emblée une atmosphère bienveillante. Après un temps, toujours confinées dans leur espace, après avoir sorti de leurs poches chacune un bâton de rouge à lèvres rouge, elles amorcent de lents mouvements de va-et-vient mécaniques et tracent, avec la substance poisseuse, des traits sur la vitre qui les sépare de l'extérieur et se déplacent dans une sorte de chorégraphie mécanique et structurée. Puis, progressivement, tout dégénère, l'ensemble se déconstruit, les figurantes sont moins gracieuses, elles commencent patiemment à s'agresser à coups de fards et à mutiler leurs consœurs et leurs effigies, adoptent des comportements obsessionnels; tout ceci sème le trouble dans tous ceux-là. L'harmonie disparaît, les spectateurs sont maintenant confrontés à des images qui les dérangent, et les rires jaunissent au même rythme que la fenêtre de la vitrine rougit et que les Fermières se décoiffent. C'est à travers une approche parodique que Les Fermières Obsédées dérogent des barrières de la réalité, que ce soit dans la disproportion des mesures qu'elles utilisent ou dans le déplacement de sens qu'elles opèrent. Trop occupés à saisir ce qui vient de se passer, les observateurs désarçonnés n'auront pas remarqué que dans leur dos, dans la vitrine de la galerie Rouge, les abondants yeux vidéographiés de Christine St-Maur les épient à travers les nombreux trous jumeaux percés dans le carton noir. Un peu plus tôt, celle-ci était venue faire un petit tour de piste sur le toit d'une boulangerie à quelques pas de là, dans la peau d'une espèce d'extraterrestre balourde engoncée dans du papier d'aluminium, et était repartie comme elle était venue en portant sous son bras sa boule gyrophare à radiations lumineuses multicolores achetée à *Tout pour un dollar*.

Lundi, rue Saint-Vallier, devant les Salons d'Edgar aux fenêtres toutes grandes ouvertes, 13 h. Sur la rue, Isabelle Laverdière a installé son zoo factice, tapissé de reproductions maison des galvaudées *Glaneuses* de François Millet. Mais les célèbres paysannes du tableau ont ici des têtes de souris. D'ailleurs, les animaux de la ferme sont les acteurs principaux de son installation ambulante et très sonore : elle a disposé

des cages dans la boîte du camion, à l'intérieur desquelles des poules et des souris rudimentaires et prostrées, bricolées avec les moyens du bord, miment l'enfermement. Sur le toit du véhicule, un haut-parleur éructe des sons sur un *beat* indolent, des voix, des cris d'enfants, de poules et des hennissements de chevaux s'y superposent pour composer un tonitruant *sonorama agricole*. La gardienne nous reçoit gentiment dans son salon improvisé sur le trottoir et nous invite à nous asseoir au milieu des piétons et les sons abrutissants de sa basse-cour hystérique. La sensation d'inconfort qui résulte de la fréquentation du lieu nous garde en marge de la simple représentation, aux aguets. Et ceux qui acceptent de jouer le jeu et de passer à la salle d'attente devront être patients car l'hôtesse a du travail : on la sollicite constamment, on lui pose des questions, on veut monter dans la boîte, surtout les enfants qui veulent en savoir plus dès qu'ils ont repéré le vacarme ambiant et aperçu les cages à animaux de papier. En attendant qu'elle revienne, inconfortablement assis, on peut s'intéresser à certains monsieurs qui sortent de leur travail, qui lèvent le nez et plissent les yeux pour essayer d'y voir plus clair et d'y comprendre quelque chose, le temps de passer promptement pour se rendre au verre de quatre heures; l'exercice semble ardu et douloureux et le scepticisme leur compose chaque fois une moue presque de dégoût. *Glaner, Glander* offre une lecture polysémique inspirée du thème de la dépossession du territoire. À partir de codes puisés dans divers domaines comme l'histoire de l'art, l'agriculture et la société, l'artiste interchange les univers et joue avec les différents objets qui constituent chacun d'eux.

Mardi, boulevard Charest Est, 13 h. Encadrée de cônes oranges, personnalisés par des têtes de stiromousse qui délimitent les zones de travaux, Claudine Cotton s'est stationnée en face du magasin *Laliberté*, avec son camion de déménagement sur la boîte duquel elle a collés, bien à vue, les mots *égalité* et *fraternité*; bien à vue également, la pensée du jour, toujours la même : *J'use, mais j'use égal*. Quoi de plus attendu que de tenir des réunions de chantiers, dans une roulotte de chantier improvisée dans la foulée des innombrables rénovations d'un quartier en constante transformation ? Mais quand les séances sont ouvertes au monde de la place et que la chef du chantier accueille qui le veut bien et tend une oreille attentionnée à d'étonnants projets de développement urbain, tous plus utopiques les uns que les autres, on assiste aux activités d'une étrange confrérie qui mime les comportements des vrais travailleurs, occupés tout autour à exécuter leur abrutissante besogne et qui n'ont même pas repéré l'entreprise incongrue : projet de construction de ponts dans le ciel bleu de la rue Saint-Joseph avec des matériaux poétiques; plans des jardins comme à la campagne de Rolande; échafaudage des esquisses de l'île-refuge de Bernard, un oasis largué dans la ville. Au fil des caucuses absurdes, les concepts de démolition, d'isolation, de circulation s'activent et se développent. L'édition d'un numéro spécial du journal de rue *La Quête* (numéro 42, janvier 2003) et qui s'intitulera





Un chantier en folie, viendra couvrir le tout : sorte de bulletin de chantier, on y retrouvera aussi une bande dessinée de Denis Belleau et des photos de la manœuvre qui sera ainsi prolongée et diffusée à plus grande échelle.

Mercredi, agora de la Bibliothèque Gabrielle-Roy, 10 h. Une femme au crâne rasé est seule au fond d'une autre impersonnelle boîte de camion isolée dans une rue achalandée où personne ne voit personne, où nul ne remarque que quelqu'un médite, seul.

Tout au fond de sa loge, Devora Neumark a pris place dans une posture de recueillement. Avec *Je suis arrivée, je suis chez moi*, elle nous invite à la suivre dans son expression de la reconnaissance et dans sa disponibilité au moment présent, aménageant dans le tumulte ambiant un espace de rencontres improvisées. Le cénacle est occupé par des chaises sagement alignées, qui semblent être là pour qu'on s'y arrête un peu. Une rampe est descendue pour faciliter l'accès du lieu aux braves qui accepteront de s'approcher de plus près et d'entrer en relation personnelle avec l'ascète, ou pour faire tout simplement une pause inespérée. Une fois le pas franchi, la boîte offre un point de vue privilégié et une atmosphère singulière contrastant avec l'activité trépidante de la rue. On est ailleurs et totalement dans cet ailleurs; une aire de repos dans une rue sans oxygène. Sur le trottoir, les regards interrogateurs et furtifs captent au passage l'aura de l'artiste, se demandant si l'on peut entrer en contact avec elle. Certains se hasardent, d'autres s'incrument; quelques-uns essaient de briser le silence, en parlant à voix haute avec les personnes présentes ou en s'adressant directement à celle qui n'a pas l'air d'entendre; d'autres se recueillent un temps avec elle avant de continuer leur chemin. On lui laissera quelques tomates bio en passant, des poèmes et ponctuellement, chaque fois que le temps sera venu, elle accordera sa totale attention aux confidences de l'un ou aux lignes de l'autre, ouverte, souriante et disponible. Hier, des enfants lui ont lancé des pierres pendant qu'elle méditait, recluse, dans une petite rue trop tranquille.

Judi, rue Saint-Joseph, 17 h. Les Fermières débordent, elles sortent de leur écrin flanquées de leurs jumelles. Les talons de leurs souliers ont été remplacés par les bâtons de craie et leurs déplacements laborieux, en plus de tracer des lignes sur le trottoir, sont ponctués des contours de leurs silhouettes crayonnées sur le ciment par leurs propres soins. On accompagnera jusqu'au bout la bancale procession qui aboutira aux portes du mail; fourbues, elles termineront leur exhibition dans le froid automnal devenu tout à coup



Isabelle Laverdière (collaboration: Louis Desparois), *Glaner, Glander*, rue Saint-Vallier, Québec, 2003. Photo: Folie/Culture.

palpable. Un peu plus haut, un peu plus tôt, les figurants des posters publicitaires avaient l'air de les reluquer, affublés depuis peu d'yeux de toutous que Christine St-Maur venait de leur plaquer dans les orbites. Dans l'après-midi, l'androïde postiche s'était rendue vulnérable, étendue de son grand long sur le parvis de l'église, et proposait aux promeneurs de tenir une conversation, à l'aide du téléphone cellulaire qu'elle leur tendait, avec un insigne inconnu installé, plus loin, dans une boîte publique.

L'événement *Dépossession* a pris pour prétexte le remodelage du centre-ville et la recomposition du tissu social pour interroger, de façon métaphorique ou par l'échange, les réponses institutionnelles relatives à l'occupation du territoire urbain. Cette fois-ci, Folie/Culture voulait susciter une réflexion sur le thème du nomadisme obligé qui renvoie à la situation vécue par de nombreuses personnes éprouvant des problèmes de santé mentale et qui se trouvent trop facilement dessaisies de leurs droits, de leur pouvoir, de leur espace et de leur milieu. Tout le long de la semaine, les témoins dépistés sur leur propre territoire ont semblé beaucoup se questionner, cherchant de façon évidente à endiguer ce qu'ils voyaient pour ne pas perdre le contrôle sur le sens qui opérait à toutes vapeurs et en direct, et ils ont volontiers décroché dès qu'ils avaient l'impression de perdre pied. Car si l'on prétend voir quelque chose, il faut nommer la chose, savoir si elle nous conforte ou nous confronte et tenter de comprendre où elle essaie de nous emmener. À défaut de quoi l'on peut être dépossédé de ses propres repères et de ses propres certitudes et être parachuté dans un ailleurs très inquiétant et qui s'appelle le doute. Certains sont à l'aise avec lui, d'autres désarçonnés. Mais parfois, un inconnu fera une partie du chemin pour nous rejoindre là où nous avons l'habitude d'être, soutiendra un temps notre attention, et nous invitera à visiter un bref moment son monde très spécial; à l'occasion, nous découvrirons qu'il était voisin du nôtre.

CHRISTINE MARTEL